

La Voix des Femmes (24 Avril 1919). Louise Bodin: «Tue-là!»

La Montée (10 Avril 1919). Maxime Gorki: «Esclaves»; Vera Starkoff: «Le Ghetto mobile»; «Une lettre d'Henri Barbusse»; une bonne chronique: «des livres, des idées» de Garrigue Garonne, etc.

Les Chants de l'Aube (Bruxelles). Poèmes de Charles Conrardy, Marcel Loumaye, Herman Frenay-Cid etc.

L'Hexagramme (Avril 1919) réunit les noms de Georges Simon-Savigny, Han Ryner, Danyl-Helm, Manoel Gahisto, etc.

Le Mêlée (1^o et 15 Avril 1919). Marcel Sauvage: «Ceux qui croient»; Han Ryner: «La Sagesse qui rit»; Florent Fels: «Petite Anthologie philosophique»; une solide étude de Pierre Chardon: «Sur la tactique révolutionnaire», etc.

Le premier numéro du *Nouveau Spectateur* (10 Mai 1919) où le bon poète Roger Allard émet de fines réflexions sur le «cubisme».

La Tramontane (Perpignan) continue sa bonne besogne régionaliste avec la collaboration de Charles Bauby, Frédéric Saisset, Albert Bausil, Emile Ripert, etc.

Le Mai fleuri (Liège). Charles Conrardy: «Poème».

La Revue littéraire et artistique (Paris); *Les Trois Roses* (Grenoble); *Ariste* (Nantes); *La Nouvelle Tribune des Jeunes* (Paris); *La Flamberge* (Besançon); *La Palestine nouvelle* (Paris); *Les Journées de XCMXIX* (Paris); *La Paix organisée* (Neuilly sur Seine); *Les Amitiés spirituelles* (Rouen); *La Revue des Primaires* (Marseille); *l'Art* (Paris); *La Femme socialiste* (Paris); *l'Aube* (Bressuire. Deux-Sèvres); *Les Tablettes* (St. Raphael. Var); *le Néo-Malthusien* (Paris); *la Vache enragée* [Paris]; *les Lectures* [Lyon]; *la Presqu'île* [Paris]; *la Voix des Jeunes* [Paris]; *l'Activité française et étrangère* [Paris]; *la Politique illustrée* [Paris]; *la Tribune* [Paris]; *Savoir* [Vitry sur Seine]; *le Petit Bourgeois* (Marseille); *Renâitre* (Paris); *les Cahiers de Provence* [Avignon]; *la Revue de Marseille* [Marseille]; etc. etc.

PARIS, NOVEMBRE 1919.

JOSEPH RIVIERE.

“LE BESTIAIRE OU CORTÈGE D'ORPHÉE”.

Le matin se lève. On entend des clameurs et il y a des cris. Je vois le jour briller à la pointe de Ras-El-Tine. La vie comme une jeune fille indolente jette ses roses au vent. L'automne déjà voile de brume l'écusson du soleil sur les plaines cotonneuses. Tout est rouge. Les nuages couleur de la brique brûlée. Les Dieux ne sont pas plus gais que nous.

Saché-je d'où provient, sirènes, votre ennui
Quand vous vous lamentez au large, dans la nuit?
Mer, je suis, comme toi, plein de voix machinées
Et mes vaisseaux chantants se nomment les années.

Elles passent. Elles ont entraîné Guillaume Apollinaire. Voici son «Cortège d'Orphée» si heureusement illustré de bois de Raoul Dufy. On y voit représenté le dieu aux tresses retombantes et à la Lyre inspirée. Issu de l'union d'un roi de Thrace et d'une vestale d'Apollon il était allé demander aux prêtres de Memphis l'initiation aux Mystères. Revenu dans sa patrie, pontife de Zeus Olympien, retiré dans le plus ancien sanctuaire de Jupiter, sur le mont Kaoukaïon, il éleva ses disciples par le mépris des passions et l'exaltation de l'esprit jusqu'à la connaissance des éléments de la grande Triade (1) qui resplendit dans l'Ether enflammé.

«Jupiter est l'époux et l'épouse divine, Homme et Femme, Père et

(1) Osiris, Isis et Horus formaient la triade divine. Amôn-Ra, Mant et Khons, celle de Thèbes; Mandou, Ritho, Harphré celle d'Hermonthis; Harhat, Athor et Harsontô celle d'Edfou. Chaque temple avait la sienne, quelquefois même un seul temple était consacré à deux triades différentes. Léon Carré. «L'Ancien Orient».

Mère. De leur mariage sacré, de leurs noces éternelles sortent incessamment le Feu et l'Eau, la Terre et l'Ether, la Nuit et le Jour, les frères Titans, les Dieux immuables et la semence flottante des hommes».

Il enseignait la sagesse à l'éclat de la lampe égyptienne allumée dans le sanctuaire. Le nom d'Eurydice qu'il avait aimée se mêlait à son enseignement en soupirs mélodieux. Les bêtes féroces et les bois, les ouragans et les rochers se pressaient pour l'entendre. Plus tard ses fidèles assurèrent selon l'affirmation d'Edouard Schuré «qu'il était descendu aux enfers pour y chercher l'âme de son épouse et que les Bacchantes jalouses de son amour éternel l'avaient mis en pièce mais que sa tête jetée dans l'Ebre et emportée par ses flots orageux appelait encore: «Eurydice! Eurydice!» L'âme d'Eurydice est devenue l'âme de la Grèce.

Treize cents ans avant le Christ elle vit le jour dans les temples d'Egypte. Orphée en rapporta la science inscrite en hiéroglyphes sur les papyrus roulés dans les coffrets de cèdre.

Guillaume Apollinaire en imaginant son bestiaire symbolique nous a donné un livre redevable à la gloire de ce pays. J'y songeais, tournant ces pages de vers finement décorés, m'attardant aux civilisations entraînées sur la pente des âges.

Au bord des grands fleuves les grands peuples ont campé. Le Gange a vu le premier sur ses rives venir la foule des hommes qui pensent. Le Nil nourricier a porté à la mer un limon dont se sont nourries Rome, Athènes et Byzance. L'Euphrate a reflété Bagdad et le Quadalquivir Cordoue. Paris s'est posé sur la Seine. Peut-être qu'il y a une source commune. Je vois un grand courant descendre l'Himalaya. Dans les Bhagavata Pôûrana et les Oupanishads j'entends mugir un océan de poésie. Les initiés des temples égyptiens dont plusieurs venaient des Indes en gardèrent jalousement le secret. Les civilisations ont marché de l'équateur vers les pôles. De l'Inde elles ont passé en Egypte et en Chine d'où elles se sont répandues en Chaldée, en Assyrie, en Phénicie et sur les côtes carthaginoises. Au Moyen Age, l'Espagne s'illumine à son tour. De l'Arabie et des rives méditerranéennes elles vont de l'Espagne à la France et en Angleterre, de la Grèce et de l'Italie à l'Allemagne, de l'Asie Mineure en Autriche. Enfin plus récemment elles gagnent la Russie et la Scandinavie, les continents septentrionaux. Dans ce mouvement des peuples la part de l'Egypte est importante. «Peu s'en faut, écrit Hérodote au livre d'Euterpe que tous les noms des dieux ne soient venus d'Egypte en Grèce, et l'ai trouvé ainsi après que je me suis enquis pourquoi les Grecs disent que les noms des dieux leur viennent des Barbares. Quant à ce qui concerne l'esprit et l'entendement des hommes, ils sont d'accord que les Egyptiens ont trouvé la division de l'an, et l'ont départi en douze mois, par la connaissance qu'ils ont eue des astres». Le débordement du Nil et la nécessité de la répartition des impôts est la cause, d'après l'illustre voyageur, de l'invention de la géométrie qui de là fut apportée en Grèce. Mais il faut lire les mœurs des Egyptiens dans Hérodote: «Ils en ont de belles et honnêtes, et entre autres, ils ont une manière de chanson qu'ils appellent Linos. En égyptien Linos se dit Manéros. Là-dessus ils me contaient que leur premier roi n'eut qu'un fils, lequel mourant jeune, fut pleuré avec tel chant que chantant ils ont toujours en bouche. Mais depuis les prêtres me lisaient dans leurs registres et annales les noms

de trois cent trente rois, et parmi ces grandes générations d'hommes en nommaient dix-huit éthiopiens et une femme étrangère ; tous les autres étaient égyptiens.

«Il faut dorénavant parler des hommes égyptiens entre lesquels je trouve ceux qui habitent le pays fructueux les plus limés et du meilleur esprit que tous hommes à qui je me sois onque adressé. Leur façon de vivre est telle : par chacun mois ils prennent purgation trois jours de suite, concervant leur santé avec vomissements et clystères et estimant que toutes les maladies des hommes procèdent des viandes dont ils se nourrissent. Leur médecine est ordonnée de sorte que chacun médecin guérit d'une seule maladie, non de plusieurs. Par ce moyen, ils ont médecins particuliers pour les yeux, pour la tête, les dents, le ventre, et pour les maladies occultes. A la vérité, les Egyptiens sont les plus sains de tous les hommes après les Africains.

«En lieu de saluer par les chemins avec paroles, ils se font la révérence et s'embrassent les genoux.

«Ils portent tuniques de lin, avec franges qui leur battent sur les cuisses, et les appellent calasiris ; par-dessus ils s'enveloppent de mantelines faites de laine blanche.

«Les femmes conduisent tout le train de leurs trafics et marchandises, et tiennent les tavernes et cabarets, pendant que les hommes demeurent assis en la maison à tisser. Les hommes portent les fardeaux sur leurs têtes et les femmes sur leurs épaules. Elles se tiennent debout quand elles urinent, mais les hommes s'accroupissent. Il n'est permis de faire les nécessités du corps hors la maison, mais ils boivent et mangent en pleine rue, disant que les choses laides et vilaines se doivent faire en secret, et les honnêtes en public.

«Les enfants mâles ne sont nullement contraints de nourrir père et mère si n'est de leur bonne volonté, mais les filles y sont contraintes malgré elles.

«En autres pays les prêtres portent longs cheveux ; en Egypte ils ont la tête rase. Chacun homme Egyptien a deux habillements de lin, lesquels ils sont fort soigneux de laver et blanchir. Ils se coupent le prépuce, afin d'être plus nets, estimant plus netteté que la beauté. Ils se lavent deux fois par chacun jour en eau froide, et autant la nuit».

On ne se lasse pas de lire Hérodote d'Halicarnasse dans la traduction si savoureuse et colorée de Pierre Saliat où l'on saisit par à coups l'exquise fraîcheur du dialecte ionien, un harmonique écho des poèmes d'Homère. La jeune langue française du seizième siècle aux tours ingénieux et hardis se plie plus aisément aux mouvements onduleux de la langue hellénique qu'à la construction régulière et savante de la phrase latine.

Le gentilhomme grec, comme l'appelait Saliat, après avoir visité l'Egypte et remonté le Nil jusqu'à Eléphantine en avait conservé une image éblouie. Peut-être y mêlait-il le souvenir des soir de Memphis à l'odeur des roses que la reine d'Egypte portait entre ses seins et dans ses cheveux.

Telles sont les diverses pensées que ramenait à mon esprit la lecture du Cortège d'Apollinaire tandis que le premier vent de l'automne qui soufflait du Mariout balançait à ma porte les branches d'un palmier